

Patrice Blouin



l'arbalète gallimard

Baltern

Extrait de la publication

Balturn

PATRICE BLOUIN

Baltern

roman

l'arbalète gallimard

l'arbalète

collection dirigée par
Thomas Simonnet

© *Éditions Gallimard, 2011.*

pour Anna «Brummel» Hagmann.

Une jeune femme était assise
par terre, à Choisy-le-Roi. Seul
mot d'identité que son amnésie
lui permit de dire : « Modèle. »

Félix FÉNEON

CHAPITRE 1

A SPLENDID WAY OF LIFE

Un village

Baltern. Population : 135 habitants. Situation : helvétique. Comté du Graubünden. Telles étaient les indications liminaires que l'on trouvait dans l'édition 1960 du *Guide bleu Europe*, la dernière à consacrer un mince encadré au village. Il était aussi signalé que Baltern avait été réputé, au début des années 50, pour son point de vue sur le lac, ses Thermes et son Grand Hôtel. Selon l'auteur de la notule, cette courte période de notoriété lui avait valu un statut à part de réserve hollywoodienne. Mais l'on devinait aisément que le lieu avait surtout servi de location par défaut à tous les acteurs de seconde zone qui n'avaient pas les moyens d'emménager à Lausanne ou à Lugano.

Ce qu'il était, en revanche, plus difficile d'imaginer, c'est qu'après l'arrêt inaperçu de leur carrière, ces presque-noms étaient restés sur place, faisant de

la bourgade repliée un curieux bibelot politique : un plateau de série B changé en territoire autonome. Portés par la conviction qu'à force d'imiter un métier, ils en avaient retenu l'essentiel, la plupart s'étaient reconvertis dans l'emploi qu'ils avaient le plus souvent occupé à l'écran. Cela avait bien conduit, dans les premiers temps, à quelques accidents regrettables mais, avec quelques ajustements, plus ou moins rapides, plus ou moins contraints, ce système inédit de retraite inversée avait fonctionné au-delà de toute espérance.

Et, pendant vingt longues années, le village avait survécu, sans peine apparente, coupé du monde et de ses visiteurs.

Un événement

De quoi bruit Baltern maintenant, en ce premier avril 1981 ? D'un événement exceptionnel qui a eu lieu en fin de matinée. George Reinhardt, le patron du Café du Lac, a lancé un ultimatum durant le conseil municipal : soit Hans Detlev, le maire de la ville, se présente en personne lors de la prochaine réunion, prévue dans un mois, soit lui, George Reinhardt, se fait fort de le destituer de ses fonctions et d'ouvrir une enquête sur *le fait même de son existence*. Il y a, en effet, une décennie que personne n'a vu le maire en public et, selon la plupart des estimations, son âge excéderait aujourd'hui les soixante ans. Mais la population du village est si parfaitement habituée à voir sa sœur Oona le représenter en toute chose, qu'il a pu être réélu plusieurs fois sans faire d'apparition au balcon.

Durant le long réquisitoire, Oona était restée immobile. À peine ses voisins immédiats avaient-ils entendu quelques mots sortir de sa bouche dans ce qui ressemblait à du mauvais italien ou, selon les plus précieux, à du patois frioulan. Et si elle avait pris officiellement la parole à la fin de la réunion, cela n'avait été que pour rappeler la date du grand bal de printemps qui devait se tenir, comme chaque année, dans quatre semaines. En l'entendant évoquer avec calme ces festivités saisonnières qui précédaient d'un jour à peine ce qu'il pensait être le combat de sa vie, George Reinhardt s'était affaissé sur son siège comme rattrapé déjà par le cours ordinaire des choses. Mais, rapidement, une étincelle mauvaise s'était rallumée au fond de ses yeux. *One way or the other*, c'était décidé, quelque chose se passerait dans un mois à Baltern.

Grand-rue

Oona : J'ai longtemps essayé de me rappeler la première image. Le dernier lacet et la première image. Quand la route, après un long tournant circulaire qui me donne, jusqu'à aujourd'hui, l'impression de s'enrouler assez sur lui-même pour me reconduire gentiment, ni vu ni connu, vers la sortie, a ouvert, pour la première fois, la perspective du village. J'ai essayé de me souvenir de la personne qui était assise, ce jour-là, derrière le volant, et quel était le sujet de notre conversation (brusquement interrompue : « Oh ! Nous y voilà ! »). Ou si nous roulions plutôt en silence, écrasés par la fatigue du voyage et la masse obscure des montagnes. Mais rien ne m'est revenu de cet instant. Comprends-moi bien, mon cher Hans, je ne tiens pas spécialement à avoir une anecdote à raconter, au coin du feu, sur mon arrivée. Mais l'absence de cette scène a des répercussions plus profondes que tu ne veux

bien l'admettre. Elle explique, d'après moi, que je n'ai jamais réussi à *retenir Baltern* : le plan pourtant simple des habitations ne parvient pas à s'inscrire dans ma tête. Car je crois que le fonctionnement de l'esprit humain consiste à partir de l'empreinte, grossière mais décisive, d'une première image et à la rectifier sans cesse par la suite. Sans cette première impression, aucune sensation secondaire ne peut venir s'ajouter et corriger le tableau. Je ne prétends pas n'avoir aucune *vision abstraite* de la ville. Je peux dire que la Grand-rue de Baltern va d'ouest en est. Qu'elle est droite comme une allée et bordée, de part et d'autre, par trois rangées de maisons. Qu'en son milieu, une place s'élargit sur son côté nord tandis qu'un parc se creuse sur son côté sud. Je peux dire aussi qu'elle bute, au final, après une double intersection, contre l'écran sombre et vertical de la forêt. Mais je sais cela comme je connaîtrais une courbe géométrique sans qu'aucune affection, malgré les années, ne vienne troubler le schéma. Je ne me plains pas de la situation. Ce déficit a aussi ses avantages. Tous les jours, quand je remonte la Grand-rue, elle est aussi neuve pour moi que pour un étranger. Ses étagements symétriques dessinent, à chaque fois, des formes inédites. Je la parcours tout entière comme l'on passerait un de ces tests psychologiques où des docteurs en blouse blanche

vous demandent de décrire ce que vous apercevez dans des grandes feuilles couvertes d'encre. Et j'ai beau y mettre toute mon attention, froncer mes sourcils, écarquiller mes yeux, je n'y vois jamais la même chose.

Café

Tous les après-midi de la semaine, et parfois aussi le dimanche durant la belle saison, les docteurs Henry Giraud, Derwin Dodge, Albert Fuss et Fred Laradetti se réunissaient au Café Bourbon pour jouer aux cartes. Ils étaient rejoints en cours de partie par leur jeune confrère, le docteur Hayden Hennessy, lorsque ce dernier, après avoir pris soin d'afficher le numéro du café, fermait la porte de leur cabinet.

De ces cinq personnalités, Hayden Hennessy, fils du regretté Edward Hennessy, était le seul qui avait effectivement suivi des études de médecine. Il avait exaucé en cela le vœu le plus cher de son père, ainsi que de la majorité des habitants de Baltern qui souhaitait avoir, sur ce sujet, l'avis d'un professionnel. Dans la dernière lettre qu'il avait écrite juste avant de mourir, Edward avait précisé à Hayden, alors que

celui-ci était encore en internat à Luzern, qu'il ne pourrait s'agir, à son retour, de se substituer, même de manière souterraine, à la congrégation de ses aînés : il ne devait pas oublier qu'ils avaient pour eux, disait-il, « le bénéfice du doute et de l'expérience ». Après sa prise de fonction, Hayden avait fidèlement suivi ce conseil paternel et ne l'avait jamais regretté, ayant pu constater plus d'une fois l'expertise véritable qu'une longue pratique, fût-elle en partie fictionnelle, avait apportée à ses confrères.

Le docteur Giraud, en particulier, possédait une rapidité de jugement et un sens du diagnostic qui ne cessaient de l'émerveiller. Avec plus de cent films à son actif, ayant ainsi exercé ses talents à travers plusieurs siècles, et au milieu des circonstances les plus variées (sur un bateau pirate, pendant la guerre de Sécession, au milieu de troupes itinérants et, une fois même, au service de l'Empereur), ce dernier avait acquis une sorte d'œil absolu que seuls, peut-être, certains marabouts africains avaient dû atteindre par d'autres voies. Avec une modestie qui lui était personnelle, Henry Giraud en rendait grâce surtout à la performance de ses partenaires et à la qualité des scénarios.

Depuis l'événement du conseil, Hayden arrivait plus tôt qu'à son habitude. Il n'aurait su expliquer

pourquoi mais l'ultimatum de Reinhardt l'avait plongé dans un trouble nouveau. Il lui semblait que, par ce coup d'éclat, ce n'était pas seulement la gestion du village mais la régulation entière de sa vie qui était ébranlée. Son existence avait si parfaitement épousé les rythmes et coutumes de Baltern qu'il n'avait jamais songé à l'éventualité de leur renversement. S'il avait été capable de formuler sa pensée en des termes plus littéraires, il aurait dit sans doute qu'il était comme ce voyageur distrait qui se redresse en sursautant au départ d'un train : il avait grandi dans une image fixe et se sentait perdu maintenant que cette image se mettait en mouvement.

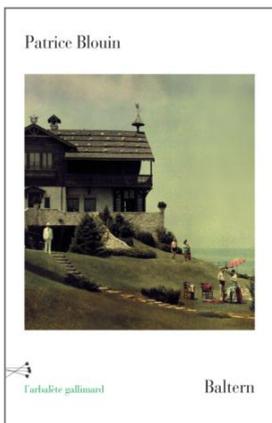
Le jeune homme espérait obtenir des informations sur les motivations de Reinhardt, et ses chances de succès, auprès des autres docteurs. Mais dans la mesure où il n'avait pas toujours réussi, par le passé, à dissimuler son ennui face aux routines usées et aux gags de la table de vieillards, il n'osait pas lancer la conversation de manière abrupte et attendait le bon moment.

Sa présence empressée, en ces temps tumultueux, indiquait du moins qu'il avait compris une chose : que la clé de tout ce qui se passait d'essentiel à Baltern ne pouvait lui être donnée ailleurs.

J.-B. Pontalis, J.M.G. Le Clézio, P. Auster, P. Aulagnier,
M. Dorra, M. Foucault, P. Alferi, F. Cusset
Dossier Wolfson ou l'affaire du Schizo et les langues

Arthur Schopenhauer
Schopenhauer dans tous ses états, dessins de Frédéric Pajak

Zouc et Hervé Guibert
Zouc par Zouc, l'entretien avec Hervé Guibert



Baltern

Patrice Blouin

Cette édition électronique du livre

Baltern de Patrice Blouin

a été réalisée le 01 mars 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

(ISBN : 9782070132973).

Code Sodis : N48683 - ISBN : 9782072439780.

Numéro d'édition : 181620.